

Christophe FOURVEL, *Tant de silences*, Dessins de Jean-Pierre Schneider, Besançon, L'Atelier contemporain, 2016, 128 p., 20 €.



Une collection d'enregistrements sonores s'appelle une sonothèque, mais il faudrait inventer un mot pour désigner la collection de silences dont Christophe Fourvel déroule l'inventaire dans son dernier ouvrage. *Tant de silences* se présente comme la suite de réflexions philosophiques, en partie autobiographiques et introspectives, que se fait mentalement un « apprenti-sourd » – information révélée au milieu du livre – pour s'appropriier intellectuellement, et apprivoiser aussi sans doute, ce redoutable *temps de silence* que le destin semble lui promettre.

C'est donc un livre pour l'intellect, stimulant et impossible à résumer, sûrement plutôt pour le coin du feu que pour la plage, dans lequel pourtant chacun peut glaner quelque chose qui ressemble un peu à sa propre expérience. Prenez par exemple les rapports amoureux, chacun connaît ou a connu ce versant ensoleillé du silence

où le feu des regards et des corps remplace avantageusement les mots. Puis vient le crépuscule, où l'on est rattrapé par le dicible et « le brouhaha du monde », où il faut s'accommoder avec lucidité de la perte de ce silence-là. Il y a aussi le silence de la transmission reconnue et acceptée, celui du renoncement, ou plus sombre encore, celui du déni dans lequel s'enferment les victimes comme leurs bourreaux. Et puis tant d'autres silences, comme autant de stations dans un itinéraire jalonné par des réminiscences culturelles venues de la peinture, du cinéma et de la littérature. Au fil du parcours, peut-être serez-vous sous le charme des images de Christophe Fourvel, intrigués et séduits par cette « plume sous l'oreiller du temps », ou ce « présent qui s'ébroue dans un champ sans clôture », sensibles aussi aux nombreux jeux de miroir entre le texte et le hors-texte.

Dans la préface, Jean-Marie Blas de Roblès présente le livre comme une plongée téméraire dans le miroir pour tenter d'arracher ses masques au silence, de passer outre les limites du langage, rien de moins que ce que se proposait Rimbaud dans *Les Illuminations*. La mise en pages matérialise cette tentative de donner corps au silence, par des blancs répétés et envahissants. En même temps, la construction en chiasme de part et d'autre d'« Un concerto pour piano », la section pivot de la structure, souligne le parti pris de réflexivité. C'est dans cette partie centrale qu'est évoquée sans pathos, mais avec en toile de fond le sourire endeuillé de Rachmaninov, la surdité prévisible du locuteur, en même temps qu'il raconte ce que doivent l'éveil de sa sensibilité et de sa sensualité à ce concerto n° 2 d'une part, et au singulier pouvoir érotique de la voix cassée d'une jeune fille. Les illustrations intercalées entre les essais sont dues à Jean-Pierre Schneider : silhouettes à peine esquissées, têtes représentées de dos, visages sans traits reflètent la substance de l'œuvre comme autant de traductions graphiques du silence et de la perte. Venant de Christophe Fourvel, on ne s'étonnera pas du choix de cet artiste qui associe parfois des écrits à ses toiles, et qui, en tant que scénariste, comprend le langage silencieux de la danse. La réflexivité entre le texte et le hors-texte s'impose avec encore plus d'évidence quand le locuteur évoque le « fantomisme » d'Henri Michaux et cite un extrait de « Peintures et dessins » (1946), un des textes dans lesquels Michaux dévalorise, au point de préférer les gommer, les traits du visage, au profit de l'intériorité invisible.

Il est dommage que ce livre bien construit, lucide, exigeant sur le plan intellectuel, mais aussi plein de réflexions accessibles à chacun, soit desservi par les carences éditoriales de L'Atelier contemporain, qu'il s'agisse de mots mal orthographiés, ou d'erreurs typographiques qui déforment le texte. Tant de négligence ne saurait être passée sous silence...

Claude-Rose Peltrault